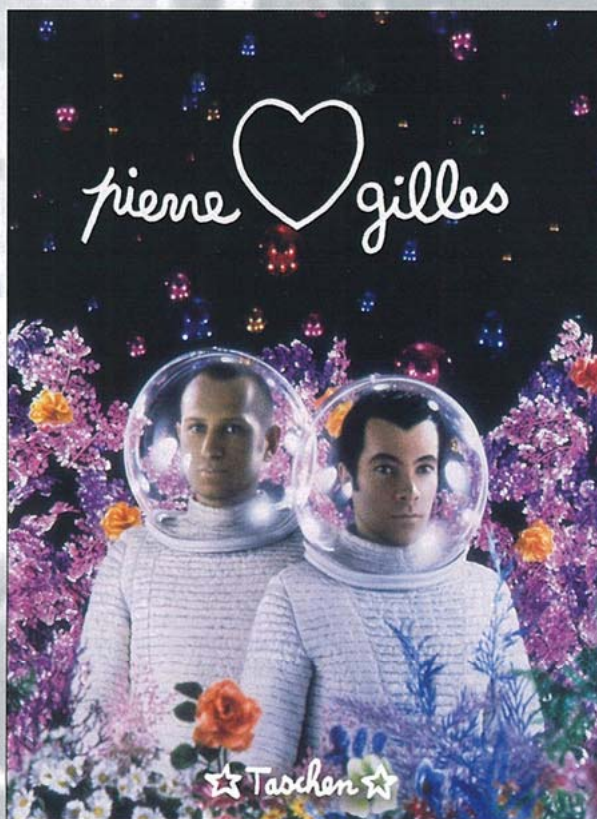


PIERRE ET GILLES

Pierre et Gilles ont marqué de leur empreinte, depuis leurs débuts en 1976, l'histoire de la photographie plasticienne contemporaine par leurs portraits multiples d'anonymes ou de célébrités, mêlant l'érotisme, le religieux ou la mythologie dans une mise en scène ultra colorée célébrant la culture populaire. A l'occasion de l'exposition Pierre et Gilles - Double Je (1976 - 2007) qui leur est consacrée à Paris au musée du Jeu de Paume depuis le 26 juin et jusqu'au 23 septembre et de la sortie du très beau catalogue de l'exposition aux éditions Taschen, un livre d'art au-delà de la seule rétrospective agrémenté d'une préface de Jeff Koons et d'un texte de Paul Ardenne, retour sur l'univers burlesque et poétique de ce couple hors du commun qui nous a reçus chez lui, dans un cocon féerique où se mêlent l'art et la vie.



Les personnes que vous mettez en scène endossent souvent le rôle d'autres personnages célèbres, réels ou imaginaires, comme François Pinault en Capitaine Nemo ou Dita Von Teese en Dahlia Noir. Comment

mariez-vous ces personnages entre eux ?

Pierre et Gilles : On ceme la personne qu'on va photographier en discutant avec elle. On écoute beaucoup, plus on connaît les gens, plus on peut trouver quelque chose qui leur correspond.

Donc l'idée ne vient pas avant ? Vous ne vous dites pas : « On verrait bien un tel en Rimbaud » ?

Ça peut arriver aussi, mais le plus souvent c'est le modèle qui nous inspire. Mais les gens ne peuvent pas tout faire. Un jour avec Marie-France, on faisait la thématique des saints et des saintes, et on se disait qu'on ne pouvait pas la faire en sainte, alors nous avons gardé la thématique religieuse mais version purgatoire, elle était enchaînée dans les flammes. Catherine Ringer ne voulait pas être en Sainte Rita, elle préférait Jeanne d'Arc, mais on avait déjà fait Jeanne d'Arc avec Catherine Jourdan alors... Jeanne d'Arc plaît beaucoup aux gens (rires) ! Il faut que les modèles aiment faire la photo. Quelqu'un qui ne veut pas poser nu par exemple, on ne va pas insister,

quelqu'un qui est en érection, il faut qu'il ait envie de poser comme ça. On utilise le potentiel de chacun.

On sent chez vous une volonté d'apaisement plus que de provocation directe. Vous dites qu'il y a autant de douceur que de violence dans votre travail, mais la violence n'est pas frontale, plutôt thématique...

C'est dans le regard qu'on sent quelque chose, ce n'est peut-être pas de la violence, mais c'est de la souffrance. Tout est à peine dit dans nos images, le modèle quand il pleure, c'est juste une larme qui coule, il ne fait pas de grimaces. On peut avoir des visages retenus, mais dans les yeux, il y a de la tristesse, la solitude. La violence, c'est d'être seul dans ce monde, de mourir seul. Le monde est cruel et les gens se protègent dans un monde de rêve. Il y a une ambiguïté. L'apparence de l'image est peut-être douce, quoique nous ayons fait un saint avec le sang qui gicle, un peu gore, mais c'est comme au Japon, un mélange où l'on voit facilement une fille attachée, ensanglantée, entourée de papillons sur un ciel bleu.

Comme chez Araki ?

Mou... Il y a des tonnes d'artistes au Japon, on préfère les moins connus. Les Japonais vivent une vie très dure, ils travaillent beaucoup, vivent dans des toutes petites maisons. Ils ont besoin de se créer tout un univers, de s'évader. Alors, ils partent dans des folies et des fantasmes incroyables. Comme Tetsumi Kudo, avec ses fleurs fondues en plastique, ses installations de jardins et de cages pleines de bites, très colorées. Il a été très marqué par Hiroshima.

Vos photos d'ailleurs rentrent dans un cadre plasticien, Pierre photographie, Gilles repeint dessus. Cherchez-vous à donner à la photographie une dimension plus palpable ?

Gilles : Non, c'est le hasard. Pierre qui était photographe aimait bien déjà cette mise en scène, il n'était pas contre retoucher ses photos avec la peinture. Moi qui étais plutôt, disons, peintre, j'aimais bien les collages et je me servais de photos. On avait déjà chacun envie de mélanger les deux. Et notre rencontre nous a permis de le réaliser. C'était avant tout une histoire d'amour. On ne s'est pas dit : « C'est une idée géniale, on va faire ça ! » Pierre avait fait des photos inspirées des photomaton avec des grimaces, mais on voulait des couleurs très vives et en les tirant, les couleurs nous semblaient trop fades, les yeux pas assez blancs. Alors, j'ai dit à Pierre : « Pourquoi je ne peindrais pas dessus ? Je vais raviver les couleurs ». Et on était tellement content du résultat qu'on a continué comme ça. Nous



Creatures, 1997 - Modèles : Siouxsie Sioux et Budgie
© Pierre et Gilles. Courtesy Galerie Jérôme de Noirmont, Paris.

Page de droite : *Le Buveur d'Absinthe*, 1997 - Modèle : Marc Almond
© Pierre et Gilles. Courtesy Galerie Jérôme de Noirmont, Paris.

pochettes d'album, et beaucoup de photos. Toutes n'ont pas encore été utilisées, et il va peut-être se servir d'une ancienne photo pour un livre qu'il est en train d'écrire. Avec Marc, tout a toujours été formidable, c'est l'une des rencontres les plus fortes de notre parcours, jusqu'ici. Pour Marilyn Manson, c'est venu de Dita Von Teese qui était alors sa compagne. Elle nous avait contactés pour des photos, puis elle nous a dit qu'elle aimerait qu'on la prenne avec son fiancé. On ignorait que c'était Marilyn Manson. Mais on était content, parce que lui aussi, il rêve sa vie. Il est arrivé sans maquillage, il rentre dans un personnage et ça, ça nous plaît. On les a représentés en couple de dictateurs, tous les deux, on pensait à Evita par exemple. Ensuite on a fait Manson avec un squelette dans les bras, un genre de piéta, Manson en madone... Ce qui est drôle, c'est que pour les photos avec Dita, on avait choisi le thème du Dahlia Noir, et de son côté Manson l'avait peinte sous ces traits-là aussi, sans que les uns et les autres ne soyons au courant. Pour Siouxsie, elle nous a contactés par le biais de Marc Almond. Elle voulait que nous fassions une séance pour son groupe The Creatures et nous avait montré des reproductions de Fernand Khnopff, avec ses femmes-panthères ou oiseaux. On a gardé l'idée de la femme-oiseau. Ensuite, on a fait un portrait de tous les deux, avec son compagnon Budgie.

Vous avez également photographié des vedettes de variété française, Sylvie Vartan, Mireille Mathieu, Lio...

Elles sont des représentations symboliques du paysage populaire français. Et puis Mireille Mathieu, non pas qu'on écoute sa musique, mais elle a un personnage bien à elle, il n'y en a pas deux comme ça, elle est comme une poupée. Elle fait partie de notre enfance. C'était une commande du magazine *Gala*.

Il faut nécessairement qu'il y ait un échange entre vous et les modèles, une accroche au-delà de l'esthétique ?

Oui, toujours. Il y a des gens qu'on trouve beaux mais que nous ne voudrions pas photographier. C'est une alchimie. Nos modèles sont des gens que nous sommes contents d'avoir rencontré. On dit souvent qu'un livre de nos photos est comme un grand album de famille. Il y a toujours du sentiment, un rapport affectif derrière chaque personne. On ne travaille jamais avec des agences de mannequins par exemple.

Finalement, vous montrez ce qu'il y a de meilleur chez les gens...

Exactement. Nous voulons que l'on

garde de la personne le meilleur souvenir possible, transcender son âme. La mettre dans un écran, comme un trésor. Nous sommes toujours inquiets de savoir si le modèle va aimer le résultat. On veut que la personne soit contente.

Mais le corps, c'est périssable, alors que reste-t-il dans la photo de la personnalité de quelqu'un ?

Il reste l'émotion, celle du regard. Il reste du sentiment dans le visage. Ce n'est pas qu'une forme. Les gens regardent d'abord les yeux, les yeux sont très importants. Le modèle interpelle le spectateur.

Et le message politique, à travers les uniformes, il est bien là, ou c'est une excuse à autre chose, la perte d'un idéal, comme la photo du jeune communiste qui pleure ?

C'était à la demande d'un journal pour illustrer la chute du communisme. On s'est demandé comment on allait illustrer ça, alors dans l'image, il y a une séduction, pour l'uniforme, la mise en scène, on sent qu'on aime ça. Mais c'est une image ambiguë, ça dénonce aussi, on peut la lire dans tous les sens. Et on aime bien ce côté-là. Nous ne faisons qu'importer les choses dans notre univers.

Alors dans une image comme celle-là, on peut voir de la solitude, la perte de l'amour, la peur de se retrouver seul ?

Gilles : Même quand on a l'amour on est toujours un peu seul. On est moins seul c'est sûr mais je crois que pendant toute notre vie, on essaye d'oublier qu'on est seul. Moi je n'ai jamais été seul, je ne sais pas ce que c'est, alors la vraie solitude, ça me terrifie, c'est sûr. Nous sommes ensemble depuis trente ans. On se sent plus fort à deux.

Et vos influences sont les mêmes ?

Pierre : J'aime beaucoup Jean Boulet, et les artistes russes contemporains. Vladic Monroe, qui s'habillait en femme, en Marilyn, et se mettait devant les chars russes à la chute du communisme. Il faisait de très belles images, il se représentait en Hitler aussi.

Gilles : J'adore Bernard Buffet, c'est un artiste très noir, très dur, qui parle de la mort, on sent le manque d'amour. Dès qu'il peint un arbre, une église, un poireau, c'est le squelette d'une église, tout est mortifié. Et sa mort est magnifique, il s'est suicidé avec un sac d'emballage sur lequel était écrit son nom. J'aime Henri Darger aussi, ces dessins naïfs très violents.

Pierre et Gilles : Et les péplums, Cecil B. DeMille. Une grande influence aussi...

Et Cindy Sherman, David LaChapelle ? On se sent plus proches de Cindy



The dead Song, 2004 - Modèle : Marilyn Manson
© Pierre et Gilles. Courtesy Galerie Jérôme de Noirmont, Paris.

Sherman, il y a quelque chose qui nous touche plus chez elle.

En parlant des péplums et de leur esthétique particulière, vous sentez-vous très impliqués dans la cause homosexuelle ?

Nous sommes homosexuels, mais notre art ne se résume pas à ça. Nous sommes heureux d'avoir pu faire évoluer peut-être le regard de certains sur l'homosexualité, d'avoir aidé des gays à s'accepter en voyant nos images, mais par exemple, Pasolini était gay et on ne le considère pas exclusivement comme un artiste gay. Nous, c'est pareil. On touche tout le monde. Au Japon, ce sont surtout des filles qui viennent nous voir. Pour aimer notre travail, il ne faut pas avoir une grande culture. Tout le monde peut aimer. On ne cherche pas à choquer. Pour l'expo au Jeu de Paume, on a retiré quelques bites en érection. On s'est autocensuré si on veut. Mais ça va être une très belle expo, ça ne nous coûte pas. Cela dit, en ce moment, il y a beaucoup de censure...

On peut dire finalement que vous célébrez la culture populaire, il n'y a pas de second degré, mais une véritable bienveillance...

Pierre : On ne se moque pas de la reli-

gion, de la beauté, tout ça. Il n'y a pas de dérision. Dans le populaire, il y a le cœur d'un pays. Dans les bazars, on sent souvent plus l'âme des choses que dans un musée.

Gilles : Tout à fait, le second degré nous agace. Dans notre travail, il y a de l'humour mais pas d'ironie. Tout ce qu'on prend, on le célèbre, on trouve ça beau. C'est souvent des choses un peu chères, un peu chics qu'il faut se méfier (rires). Ce qui est triste, c'est le manque d'originalité, de folie personnelle, les stéréotypes. †

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

Pierre et Gilles - Double Je (1976 - 2007)
Catalogue de l'Exposition
(Editions Taschen)
Trilingue - 290 illustrations couleur

CONTACT

Exposition *Pierre et Gilles - Double Je (1976 - 2007)*
Depuis le 26 juin jusqu'au 23 septembre
Musée du Jeu de Paume
1, place de la Concorde - Paris VIII^{ème}
Tél. : 01 47 03 12 50
www.jeudepaume.org
www.optimistique.com/pierre.et.gilles